

# Le sentiment océanique

Francis Rousseaux

[francis.rousseau@ircam.fr](mailto:francis.rousseau@ircam.fr)

La tradition philosophique reconnaît une productivité conceptuelle à la notion de puissance : confèrent Parménide, Aristote, Leibniz, Nietzsche, Schelling, Fichte, Hegel, pour repérer rapidement quelques grandes figures particulièrement concernées par le thème de la puissance. Mais si la puissance s'éprouve et se discute, son existence ne se prouve pas logiquement, malgré les efforts récurrents des théologiens. Pour prendre acte de la puissance et l'enregistrer, il faudrait pouvoir réduire le hasard à la coïncidence.

L'essence de la puissance est de se manifester dans un ordre : c'est ainsi par exemple que la puissance militaire vise l'invulnérabilité par la conquête. Mais l'ordre est toujours singulier, et ne saurait prouver logiquement la puissance qui l'originerait : il faudrait pour cela écarter la possibilité du hasard. C'est la problématique du virtuel, développée par Bergson ou Deleuze. Comment montrer que l'ordre manifesté, singulier, est un particulier originé dans une puissance désignable ? Comment exhiber la puissance autrement que dans sa régression empirique ? C'est aussi une question qui a passionné les existentialistes, en dissidence de leur inspiration phénoménologique.

*« Un jour Moïse, l'un de ceux qui menaient la vie solitaire, reçut de ce Saint père l'ordre d'aller chercher de la bonne terre à un endroit donné pour servir à la culture des légumes. Moïse se rendit au lieu indiqué et se mit ardemment à l'œuvre pour accomplir l'ordre qu'il avait reçu. Quand vint le plein midi, l'endroit se trouva brûlé par une chaleur excessive qui le transformait en une fournaise ardente; on était en effet au dernier mois de l'année. Moïse n'en pouvant plus et fatigué par le transport de la terre, pensa devoir prendre un peu de repos. Il s'étendit sous un gros rocher et s'endormit, comme il est naturel. Mais le Dieu ami des hommes, qui ne veut pas qu'aucun de ses vrais serviteurs souffre un préjudice, protégea Moïse du danger qui le menaçait, comme il a coutume de le faire. Je vais vous raconter comment.*

*Le grand Jean, notre père, se tenait comme d'habitude dans sa cellule, recueilli en lui-même et en Dieu. Il fut surpris par une sorte de sommeil très léger. Il vit alors devant lui un homme d'aspect vénérable, qui le réveilla et le réprimanda de s'être laissé aller au sommeil; il lui dit : "Jean, comment peux-tu dormir ainsi, sans aucun souci, alors que Moïse est en danger ?" Revenant aussitôt à lui, Jean saisit l'arme de la prière en faveur de son disciple. Quand celui-ci revint vers le soir, il lui demanda : "Ne t'est-il rien arrivé de funeste ou d'imprévu ?" Le disciple répondit : "Un énorme rocher a failli m'écraser et me broyer complètement, tandis que je dormais profondément en dessous. Mais j'ai cru t'entendre m'appeler, et j'ai bondi hors de l'endroit, très ému et tout troublé. Et aussitôt, j'ai vu ce rocher se détacher et tomber sur le sol." Et l'ancien, dans sa profonde humilité, ne parla pas à son disciple de sa vision, mais en secret il remercia et loua Dieu avec des cris et des violents élans d'amour. » [4], prologue § 8 et 9, page 22*

Si dans l'esprit des moines du Sinaï des premiers siècles, la coïncidence entre la prière de l'higoumène et la mystérieuse imprécation à destination du disciple endormi ne fait aucun doute, nous serions plus critiques aujourd'hui. La preuve n'est pas l'épreuve. Et l'hypothèse que les deux événements, la prière de l'higoumène et le bondissement du disciple, ne soient pas en relation causale, serait examinée : on mobiliserait par exemple les différentes causes aristotéliennes, ou on essaierait de prouver par l'absurde, par référence à un temps absolu, que les deux événements ne sont pas immédiatement consécutifs dans le temps. Peut-être même le premier s'avèrerait-il précéder le second.

Encore moins la puissance se calcule-t-elle. "Que peut l'infini du nombre contre l'infini qualitatif du sans issue ?", énonce Marcel Conche ([6]).

Ainsi lorsque Jean-Yves Caro ([3]) prétend « simuler le fonctionnement des schèmes de perception de la puissance », il inscrit son travail dans les champs disciplinaires de l'économie et de la science cognitive, plutôt que dans celui de la philosophie politique. Et sa démarche vise l'exploitation scientifique d'une attitude subjective (déterminer un ordre sur la puissance des nations).

Notre propos vise précisément à critiquer le travail de notre ami Jean-Yves Caro, sur lequel nous reviendrons donc.

Mais par contraste, nous commencerons par interroger la puissance à l'endroit où son économie se radicalise, là où elle est réputée absente des âmes et concentrée en la surpuissance de Lucifer : en Enfer. Nous accompagnerons le premier des visiteurs de l'Enfer, Dante.

## 1. La divine comédie, Alighieri Dante

*« "Par moi on va dans la cité dolente,  
par moi on va dans l'éternelle douleur,  
par moi on va parmi la gent perdue.  
Justice a mû mon sublime artisan,  
puissance divine m'a faite,  
et la haute sagesse et le premier amour.  
Avant moi rien n'a été créé  
qui ne soit éternel, et moi je dure éternellement.  
Vous qui entrez laissez toute espérance."*

*Ces paroles de couleur sombre,  
je les vis écrites au-dessus d'une porte;  
aussi je dis : "Maître, leur sens m'est dur."*

*Et lui à moi, en homme qui savait mes pensées :  
"Ici il convient de laisser tout soupçon;  
toute lâcheté ici doit être morte.  
Nous sommes venus au lieu que je t'ai dit,  
où tu verras les foules douloureuses  
qui ont perdu le bien de l'intellect." » [5], Chant III, page 41*

Chez Dante, la figure du Christ est au centre du Jugement dernier : derrière lui, trois univers bien distincts : le Paradis, l'Enfer et le Purgatoire. Le Paradis est l'avenir recherché par les mortels, l'Enfer l'univers où le mal subi n'en finit pas de dédommager le mal commis. Théodicée élémentaire.

Le mortel désire sans doute être touché par la vraie vie dans cette vie-ci, pour "toute la vie durant". Mais s'il aspire à sa conversion (le "une fois pour toutes"), son espérance comme vertu théologique réside radicalement dans le motif du Paradis. Quant au savoir de la possibilité de l'Enfer, il menace le vivant dans son présent, et vise à prescrire sa conduite face au mal toujours menaçant.

On sait que Dante méprisait ses contemporains florentins, à qui il reprochait leur manque de profondeur et leur perpétuelle discorde. C'est pourquoi, sans doute, la vie quotidienne du damné ressemble à bien des égards à celle du dandy chez les mortels (cf. Oscar Wilde ou Guy de Maupassant), occupé à enregistrer le cours infini des transactions humaines : le nouveau, c'est "un de plus", "ça ne vaut pas mieux", "ça ne vaut pas la peine", tout revient au même dans une équivalence généralisée, appelant à la transcendance abstraite d'un lendemain peut-être meilleur sous le signe de la vraie vie ou du vrai amour, qui soustraira la négativité de la souffrance et de l'injustice. En dernier recours, la mort viendra (et le Paradis, à la grâce de Dieu), comme possibilité ultime ...

A ceci près qu'en Enfer, l'étrange savoir d'une double infinité (l'éternel retour de la souffrance et la perpétuelle suspension de la mort comme fin) coupe court à toute procrastination.

L'Enfer de Dante est pétri d'une rustique pédagogie divine. La gestion du mal fait retour à ce qu'elle était avant la Loi du talion, à ceci près que l'explosion de la violence a lieu ailleurs que sur Terre.

Car le damné sait, subit, et ne peut que gémir de remords. A l'occasion de la visite exceptionnelle d'un mortel, comme celle rendue par Dante accompagné par Virgile, il ne peut que témoigner du drame perpétuel qu'il éprouve dans sa chair torturée. Mystérieusement, l'espérance semble l'avoir définitivement quitté, conformément à l'inscription dantesque de la porte de l'Enfer.

La pensée du damné est tout entière regret de n'avoir pas, en son temps de vivant désormais révolu, repoussé la possibilité de commettre le mal. Le mal subi, récurrent, convoque éternellement les questions "Pourquoi ?" et "Pourquoi moi ?", provoquant mécaniquement la réponse réitérée "Parce que, vivant, tu as commis le péché", qui s'impose au damné.

Pour Dante, la puissance est soumission à la logique. Et l'Enfer est la conséquence *logique* (ô combien paradoxale !) de la non-conformation à la logique.

Reste une question centrale, qui va maintenant nous occuper. Pourquoi ceux qui, comme Ulysse, Hannibal ou Attila rencontrés en Enfer, ont le goût de l'aventure, seraient-ils résignés au point de s'interdire toute rébellion ? On les a bien vus témoigner à la demande de Dante, ce qui prouve bien qu'ils ont soif d'autre chose ... Quant aux autres, ils ne devraient pas tarder à penser le singulier de leur situation sans issue, et à la dépasser par là.

Qu'est-ce qui interdit si sûrement la rébellion dans l'Enfer dantesque ?

## 2. Osiris est un dieu noir, André Breton

*« C'est là, à cette minute poignante où le poids des souffrances endurées semble devoir tout englober, que l'excès même de l'épreuve entraîne un changement de signe qui tend à faire passer l'indisponible humain du côté du disponible et à affecter ce dernier d'une grandeur qu'il n'eût pu se connaître sans cela (...). Il faut être allé au fond de la douleur humaine, en avoir découvert les étranges capacités, pour pouvoir saluer du même don sans limites de soi-même ce qui vaut la peine de vivre. La seule disgrâce définitive qui pourrait être encourue devant une telle douleur, parce qu'elle rendrait impossible cette conversion de signe, serait de lui opposer la résignation (...). Il n'est pas, en effet, de plus éhonté mensonge que celui qui consiste à soutenir, même et surtout en présence de l'irréparable, que la rébellion ne sert de rien. La rébellion porte sa justification en elle-même, tout à fait indépendamment des chances qu'elle a de modifier ou non l'état de fait qui la détermine. Elle est l'étincelle dans le vent, mais l'étincelle qui cherche la poudrière. Je vénère le feu sombre qui passe dans tes yeux chaque fois que tu reprends conscience du tort insurpassable qui t'a été fait et qui s'exalte et s'assombrit encore au souvenir des misérables prêtres essayant de t'approcher à cette occasion. » [2]*

Osiris, quand il désigne la voie de la résurrection et le trépas comme passage, est un dieu noir, qui nous trompe. La thèse de Breton, c'est qu'il faut savoir inventer des envers à la situation, pour se sauver. A sa limite existentielle, la puissance de l'UN doit mobiliser la puissance du MULTIPLE.

Quand il prône une éthique de la lutte et l'éviction de la résignation des conduites humaines, Breton propose un mode de conversion de la puissance aux limites de son existence. La rébellion est la puissance en puissance, l'étincelle dans le vent qui cherche la poudrière.

Pour Breton, tous les coups sont permis.

En effet, la puissance de l'UN se déploie sans constituer d'altérité, par glissement, en situation toujours singulière, sans jamais mettre à distance. Elle liquide la forme, la logique, la politique, la science et cantonne la philosophie ([13]).

Mais pour construire une cathédrale, il faut désigner le chantier comme LA situation, et insister sur le mode particulier de la construction d'un manque à construire différentiel à un plan. Cette assignation de la situation est la manifestation privilégiée du pouvoir. Le dogme prétendant qu'une situation peut être délibérément choisie parmi une multitude en déshérence et en excès ouvre du même coup au pouvoir de désigner et d'ordonner le multiple.

La multiplicité des situations ouvre à la politique et à la science, la philosophie se voyant assigner la tâche infinie de relier le singulier au multiple. Et c'est seulement ainsi qu'on peut construire les œuvres d'art sans artiste que sont les cathédrales.

Certes le risque est permanent de voir le MULTIPLE tenir lieu d'UN, et le singulier réduit à un particulier qu'on n'a de cesse de tenir sous la généralité. La puissance est alors le pouvoir abstrait qui se mesure exactement à la généralité des situations maîtrisables par simple application. Autant dire que la notion de puissance est sous condition d'une mesure de généralité des situations. Les situations sont hiérarchisées a priori.

Ainsi la cathédrale en cours de construction peut s'effondrer, et la situation se donner solidement sous forme d'un éprouvé irrémédiable qui demande "Pourquoi ?", et qui ne se satisfait pas de la réponse scientifique "Parce que le moment de renversement est en rapport quadratique à la hauteur, et non pas linéaire". La manœuvre achoppe si l'édifice s'effondre, révélant la béance entre la situation vécue et l'édifice, renvoyant le MULTIPLE à l'UN, qui seul peut lui prêter sens.

Mais le détournement de l'UN par le MULTIPLE a sa productivité, il ne faut pas se résigner à abandonner cette possibilité aux seuls pouvoirs reconnus, détenus par leurs prêtres. Ce *jeu stratégique* est toujours également à portée du rebelle.

Pour Breton, le geste d'abolir la résignation nous sauve, et constitue l'altérité, l'adversité et la diversité. La puissance se manifeste dans le discernement des situations où la rébellion s'impose, et l'Enfer est résignation, prescrit par l'opinion, c'est-à-dire le mensonge des *misérables prêtres*.

La proposition lève au moins une question insistante : que se passe-t-il lorsque l'endroit de la situation se donne sans envers possible, comme lorsqu'un homme marche vers sa mort concrète et arbitraire ?

### 3. Le zéro et l'infini, Arthur Kœstler

*« Roubachof marchait dans sa cellule. Autrefois, il se serait pudiquement privé de cette espèce de rêverie puérile. Maintenant, il n'en avait pas honte. Dans la mort, le métaphysique devenait réel. Il s'arrêta près de la fenêtre et posa son front contre le carreau. Par-dessus la tourelle, on voyait une tache bleue. D'un bleu pâle qui lui rappelait un certain bleu qu'il avait vu au-dessus de sa tête, une fois que, tout enfant, il était étendu sur l'herbe dans le parc de son père, à regarder les branches de peuplier qui se balançaient lentement contre le ciel. Apparemment, même un coin de ciel bleu suffisait à provoquer "le sentiment océanique" (...). Les plus grands et les plus posés des psychologues modernes avaient reconnu comme un fait l'existence de cet état et l'avaient appelé "sentiment océanique". et en vérité, la personnalité s'y dissolvait comme un grain de sel dans la mer; mais au même moment, l'infini de la mer semblait être contenu dans le grain de sable. Le grain ne se localisait plus ni dans le temps ni dans l'espace. C'était un état dans lequel la pensée perdait toute direction et se mettait à tourner en rond, comme l'aiguille de la boussole au pôle magnétique; et en fin de compte, elle se détachait de son axe et voyageait librement à travers l'espace, comme un faisceau de lumière dans la nuit; et il semblait alors que toutes les pensées et toutes les sensations, et jusqu'à la douleur et jusqu'à la joie, n'étaient plus que des raies spectrales du même rayon de lumière, décomposé au prisme de la conscience. » [12], la fiction grammaticale, page 270*

L'homme révolté, selon Camus, dit à la fois NON à ce qui est et OUI à ce qui doit être : au point aveugle où s'immobilise l'existence, où se ferme le monde et où s'abîment les significations, il réclame une nouvelle institution du sens.

Ainsi, l'enfermement propre au souffrir (le damné ne peut ni reposer en soi, ni fuir au-devant de soi) pourrait ouvrir à l'altérité, et offrir subrepticement une voie d'évasion.

*« Il est essentiel à la souffrance d'être en souffrance d'un Autre. L'autre est à la fois perdu et retrouvé : perdu comme interlocuteur du discours quotidien (le souffrant est seul), retrouvé comme le lieu absent des possibilités suspendues par le mal et comme l'allocutaire indéterminé d'un appel visant son objet "à vide". Cette indétermination explique la multiplication des figures de l'altérité. » [14]*

Aux limites, on a vu des hommes marcher dignement vers leur fin arbitraire (par exemple Roubachof, le héros de Kœstler), alors même que pour eux, l'endroit de la situation se présentait sans envers. L'espérance n'a pas besoin d'un ailleurs possible pour s'exercer, et la pensée d'un homme souffrant peut lui ouvrir un monde.

Certes l'homme marchant vers sa fin concrète envie l'animal, réputé ne pas penser. Mais il ne peut, en cela, le mimer. Il lui faut impérativement éviter la pensée dévastatrice de l'impuissance de sa pensée : Roubachof y parviendra en pensant l'infini astronomique avec un détenu de la cellule voisine connaissant le morse.

Et si l'Enfer était précisément "la pensée de l'impuissance de la pensée" ?

Cette pensée renvoie la situation éprouvée à sa clôture, qu'elle place du même coup sous le signe de la douleur. Bien plus sûrement que la mise en scène dantesque, cette pensée signe l'essence de l'Enfer.

Si la pensée de l'impuissance de la pensée signifie le dévalement infernal, il faut tenir que la puissance (de la pensée) se manifeste dans la non-pensée de cette pensée, ce qui en pose la fragilité essentielle. La puissance est originairement suspendue à la possibilité de son manque. La puissance reste "en puissance".

#### **4. Sur Dante, Witold Gombrowicz**

*« Par moi, l'on va dans la Cité sans fond,  
éternité qui poursuit son abîme,  
par moi, l'on va où le Mal éternel  
s'infecte lui-même, se ronge et s'avilit,  
par moi, l'on va parmi la gent perdue,  
race increvable ... » [10], pages 145 et 146*

Dans l'Enfer vu par Gombrowicz, la malfaçon doit régner en abîme, et l'ordre hiérarchique laisser place à une récursivité déroutante (pages 142, puis 145-146). Et si d'aventure du café devait être servi ... il serait froid (cf. le célèbre dessin de Gary Larson).

L'argument théorétique de Gombrowicz est que le diable règne trop sérieusement dans l'Enfer de Dante pour incarner le mal métaphysique, nécessaire à la modernisation de la théodicée médiévale. Le démon dantesque fait trop bien les choses, et l'éternel cycle de souffrances suivies de regrets compulsifs, bien que conforme à notre expérience de la nature impérative de la douleur, ne lui laisse aucun rôle transcendantal.

L'intuition cachée qui pousse Gombrowicz à suggérer la complexification de la structure infernale de Dante est que celle-ci, en l'état, risque de s'avérer trop plate, simple, ennuyeuse (répétitive et itérative) pour garantir la "pensée unique" des damnés.

Et Gombrowicz de penser que la meilleure façon de prévenir le retour inopiné de l'espérance au sein même de l'Enfer est encore de déranger perpétuellement les conditions de possibilité de l'enfermement radical, en ouvrant des chausse-trappes. Le tortionnaire apprend vite ([15]) à ajouter le vice à la torture qu'il inflige, en la donnant sur les modes imprévisibles de la cruauté. Provocation kafkaïenne du Polonais en exil qui a fui la seconde guerre mondiale et l'occupation soviétique ? Certes. Mais pas seulement.

La thèse, structuraliste, ne semble parvenir qu'à repenser les modalités formelles de l'Enfer, sans dévoiler son essence. Mais elle prépare la possibilité théorique d'une immanence dans la transcendance : quelque chose travaille du dedans de la structure, il y a un néant agissant, un peu comme dans la grâce immanente au marxisme, ou dans un historicisme qui prétend qu'il y a de l'extériorité radicale dans l'histoire, et non pas seulement un même s'améliorant (un progrès) ou un nihilisme de la fin de l'histoire. Il peut y avoir de la subjectivité humaine mutante, entre changement de degré (le progrès du "pareil au même") et changement de nature (la conversion, avec le problème inhérent du "toute la vie").

Et Gombrowicz cherche à traiter son problème de structure (penser la transcendance comme "inclusion du dehors dans mon monde") un peu à la manière de Gilles Deleuze introduisant sa synthèse disjonctive.

Qu'elles sont les conditions de possibilité de cette création de subjectivité par mutation ? Comment la penser ? C'est typiquement la méditation de Gombrowicz lorsqu'il transforme la mémoire comme stockage des souvenirs en la question du rapport changeant aux souvenirs. C'était déjà la préoccupation de Nicolas de Cues au XV<sup>e</sup> siècle lorsqu'il nous donnait sa "Docte ignorance" ou son "Guide du penseur ou du non-autre" ([7]).

*« Communier avec le passé, c'est l'élaborer à grand-peine et sans cesse, c'est l'appeler sans trêve à l'existence ... Mais, comme nous "lisons" ce passé grâce aux traces qu'il nous a laissées, et que celles-ci dépendent du hasard, du matériau même — plus ou moins friable, et tellement tributaire d'accidents divers survenus au cours du temps — qui amène ces traces jusqu'à nous, alors ce passé ne peut être que chaotique, accidentel, fragmentaire ... (...). Le passé est donc un scénario fabriqué de bribes ... voilà ce qu'il est ... Et cela nous donne tout de même à réfléchir, ce désir que nous avons de disposer malgré tout d'un passé entier, complet, vivant, rempli de personnages, bien concret, et que ce besoin soit en nous aussi fortement ancré ... » [10], pages 147 et 148*

Pour Gombrowicz, c'est la souffrance qui motive l'homme à penser sa pensée, contre l'indifférence :

*« Car la réalité est ce qui nous résiste, c'est-à-dire ce qui fait mal. Et l'homme réel est celui qui a mal (...). Supprimez la douleur et l'univers deviendra indifférent ... » [10], pages 152 et 153*

Mais il est temps de laisser l'Enfer pour en venir à la puissance chez les vivants.

## 5. Structure de la puissance : pour une méthodologie quantitative, Jean-Yves Caro

1. *La société de nations est hiérarchisée par une saisie synthétique des caractéristiques relatives de chaque nation appelée puissance.*
2. *Les principaux opérateurs de cette saisie synthétique sont les schèmes de perception de la puissance dont sont porteurs les producteurs de l'opinion autorisée des différents pays.*
3. *La perception de la puissance d'une nation acquiert une dimension d'opinion publique qui sensibilise les individus au rang de leur pays dans la société des nations.*
4. *Les attributs observables de la puissance sont, d'une part, multiples et, d'autre part, variables dans le temps, mais ils ressortent très généralement de déterminants fondamentaux relativement invariants : militaire, économique et technologique.*
5. *La hiérarchie de la puissance a des conséquences très concrètes dans les relations internationales : le rang d'un pays constitue un enjeu politique.* » [3]

On pourrait croire qu'il est nécessaire de savoir définir et mesurer pour pouvoir ordonner, mais il n'en est rien. Chacun est bien en peine de définir et mesurer la puissance d'une nation, mais les Français interrogés par Jean-Yves Caro proposent aisément un classement des nations selon leur puissance, et le font de manière concordante (l'étude qu'il a réalisée projette de mener également l'enquête en Grande-Bretagne pour confronter les résultats français).

L'enquête demande ensuite de classer des déterminants (qualitatifs) de la notion de puissance nationale, supposés pertinents (armement nucléaire, diplomatie, histoire, ...), et les personnes interrogées accomplissent cet exercice langagier de façon à nouveau concordante.

L'exploitation de l'enquête consiste alors à rechercher une combinaison mathématique des déterminants et une valorisation (quantitative) de ces déterminants qui permettent de retrouver par le calcul, avec une précision moyenne satisfaisante, l'ordre subjectif des puissances (ici, le pays tend à représenter subrepticement la nation).

Jean-Yves Caro propose ensuite de simuler ce qu'il appelle « le fonctionnement des schèmes de perception de la puissance ». L'auteur veut calculer la puissance et la mesurer (on ne peut pas ne pas penser à Hölderlin et à son obsession du calcul de l'œuvre). Il fait correspondre des quantités avec un ordre sur une qualité. L'impuissance vue par cet économiste : le hasard et le désordre narguant le qualitatif.

La simulation, en ouvrant au mode de l'analyse de la valeur, permettrait typiquement de rationaliser la politique internationale d'une nation, en argumentant par exemple pour l'allocation d'une cagnotte fiscale à des mesures visant tel abaissement du taux de chômage plutôt qu'à l'acquisition d'un deuxième porte-avions nucléaire, s'il est montré que l'incidence attendue sur le rang national dans l'ordre de la puissance est meilleure.

L'enquête que soumet Jean-Yves Caro à un échantillon de ses concitoyens ressemble un peu à celle que le Christ adresse à l'assemblée s'apprêtant à lapider la femme adultère, et l'on pourrait en dire à peu près la même chose qu'en dit René Girard : loin de traduire une perception personnelle, le classement proposé par les personnes interrogées (des dignitaires, comme dans l'assemblée enveloppant la femme adultère) reflète l'opinion commune et CONSTITUE la



puissance d'une nation (fiction opérationnelle politique par excellence) comme son rang dans le classement des puissances, tel qu'évalué par l'opinion publique. La première question posée aux dignitaires aurait tout aussi bien pu être : "A votre avis, quel est le classement des puissances qui va ressortir de l'enquête ...".

Jean-Yves Caro est en butte à cette question ontologique, et va s'en sortir d'une manière originale. Il va exhiber un ordre sur la puissance, pensant ainsi prouver l'existence de la puissance.

La récursion paraît infinie, et le propos tautologique. Mais Jean-Yves Caro opère par le truchement ingénieux de l'opinion des différentes classes de personnes qu'il interroge. Car l'ordre sur la puissance est proposé par des personnes qui appartiennent à des classes bien typées (des militaires, des auditeurs de l'IHEDN et des économistes), et qui n'auront de cesse de s'inscrire par anticipation à leur classe d'appartenance, en "trouvant la même chose que les autres", un peu comme les lycéens devant un exercice de mathématique sont rassurés de "trouver comme leur camarade".

Est-ce à dire que ces personnes sont soumises à l'opinion et qu'elles font bon accueil aux lieux communs dans leur MULTIPLICITE en déshérence ? L'acte d'accusation serait trop lourd. Car ces gens sont réellement troublés de "trouver comme l'autre", tout comme d'ailleurs le chercheur qui ne cache pas son émotion en constatant les concordances. Il y a primat de l'ETRE-D'ACCORD.

Ainsi, pour montrer la puissance essentielle en existence, les témoins requièrent l'étonnement de leur coïncidence en un même lieu. Il y a réellement transcendance de l'UN du lieu commun à l'œuvre. Mais cet UN du lieu commun est aussi immanent, car il enveloppe celui qui en situe l'endroit. Et c'est ce lieu qu'ils co-déterminent, à la fois transcendant et immanent, qu'ils actualisent chemin faisant. Le lieu commun est de surcroît mobile. Le "même" se mêle à "l'autre" aristotélécien : "on appelle puissance le principe du changement en un autre en tant qu'il est autre", écrivait Aristote dans sa Métaphysique ([1]).

Aussi peut-on désormais questionner le travail inauguré par Jean-Yves Caro : Quel nouveau type de constitution est à l'œuvre ? Y aurait-il là quelque chose comme une *intensité non banale* au sens de Foucault, indicatrice d'une subjectivité en mutation ?

## **6. Vers les noyaux d'intensité non banale, Michel Foucault**

Michel Foucault prétend s'adonner à la philosophie par curiosité, mais surtout pour s'égarer de la connaissance, se dépandre de soi-même, parvenir à changer, ne plus avoir la même pensée. L'intensité non banale (qui n'est pas une simple augmentation du degré dantesque) se fait mutation en limite : j'ai à sentir quelque chose, mais je sens que pour y parvenir, je dois changer mon sentir ([8]).

Il s'agit bien de "penser pour changer son penser", au contraire de l'auberge espagnole. La puissance consiste alors à nouer un renouveau subjectif autour de ces noyaux d'intensité non banale. Il n'y a pas de risque, car le risque suppose le *même* de celui qui risque et de celui qui fait le bilan.

Jean Climaque, l'higoumène du Sinäï, s'était déjà interrogé sur l'étrangeté de telles circularités apparentes, et avait conclu à la probabilité d'une manifestation supplémentaire de la bienveillante pédagogie divine.

« J'ai vu la haine rompre les liens d'une longue habitude de fornication, et, par la suite, le ressentiment, chose étonnante, empêcher que la liaison brisée se renoue. Quel spectacle surprenant ! Un démon guérir d'un autre démon ! Mais peut-être est-ce là l'effet d'une sage économie divine, et non des démons. » [4], neuvième degré § 7, page 136

## 7. Récapitulation

Voici la reconstitution des catégories de *puissance*, *enfer*, *opinion*, et *souffrance*, vues par les auteurs que nous avons mobilisés, à savoir Alighieri Dante, André Breton, Jean Climaque, Arthur Kœstler, Witold Gombrowicz, Jean-Yves Caro, et Michel Foucault. On repère également la question qui typiquement les obsède, dans le système catégoriel qui s'impose à eux.

La dernière colonne décrit notre lieu d'escal, autour des *noyaux d'intensité non banale* de Michel Foucault.

auteur	puissance	enfer	opinion	souffrance	obsession
Alighieri Dante	soumission à la logique	conséquence logique de la non-soumission à la logique	savoir prescrit et prescriptif	pédagogie divine	quid de la résignation d'Ulysse ?
André Breton	reconnaître les situations où la rébellion s'impose	résignation, soumission sans condition à Osiris	mensonge des <i>misérables prêtres</i>	changement de signe	que peut l'infini du nombre contre l'infini qualitatif du sans issue ?
Jean Climaque	coïncidence au sein de l'économie divine	malfaçon ( <i>un démon peut guérir d'un autre démon</i> )	tout ce qui n'est pas obéissance et prière	pénitence ( <i>restauration du baptême</i> )	comment discerner la coïncidence du hasard ?
Arthur Kœstler	suspension de l'impuissance (double négation)	pensée de l'impuissance de la Pensée	doute hyperbolique du cogito cartésien	en souffrance de l'Autre	l'altérité comme puissance en acte ?
Witold Gombrowicz	la souffrance, contre l'indifférence	abîme indicible, indissociable de la vie	rapport changé par la souffrance	l'impuissance	comment penser sa pensée ?
Jean-Yves Caro	ordre sur la puissance	hasard et désordre narguant le qualitatif	mesure d'une concordance	rien à voir avec la science !	comment reconstituer l'opinion ?
avec Michel Foucault	penser pour changer son penser	puissance résiduelle (in-alter-able)	tout énoncé qui ne change pas l'énonciateur	connaissance	sentir les noyaux d'intensité non banale

## 6. Bibliographie

1. Aristote, *Métaphysique*, Garnier Flammarion, 1993
2. André Breton, *Douleur et rébellion : Osiris est un dieu noir*, publié en 1944, Ets Arcane n° 17, 1944
3. Jean-Yves Caro, *Structure de la puissance : pour une méthodologie quantitative*, numéro d'Avril 2000, Revue "Annuaire Français des Relations Internationales", 2000
4. Jean Climaque, *L'Echelle Sainte*, écrit au Sinaï vers 660, Ets Spiritualité orientale et vie monastique, 1987
5. Alighieri Dante, *La divine comédie : l'Enfer*, publié à Florence en 1314, Ets Gf Flammarion, 1992
6. Marcel Conche, *Penser la Nature*, séminaire du Collège international de philosophie, 2000
7. Nicolas de Cues, *Du non-autre; le guide du penseur*, Cerf Sagesses chrétiennes, 2002
8. Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 1969
9. Anne-Marie Goichon, *La philosophie d'Avicenne et son influence en Europe médiévale*, écrit à Londres en juin 1940, Ets Librairie d'Amérique et d'Orient, 1984
10. Witold Gombrowicz, *Sur Dante*, dans "Contre les poètes", pages 141 à 167, écrit à Vence en 1966 pour Kultura, Journal III, Ets Complexe, 1988
11. Knut Hamsun, *Faim*, Presses Universitaires de France, Collection Quadrige, 1994
12. Arthur Koestler, *Le zéro et l'infini*, écrit à Paris entre Octobre 1938 et Avril 1940, Ets Calmann-Lévy, 1945
13. Friedrich Nietzsche, *La volonté de puissance*, Tel Gallimard, n° 259, 1995
14. Jérôme Porée, *Mal, souffrance, douleur*, article du "Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale", pages 904 à 911, Presses Universitaires de France, 1996
15. Wolfgang Sofsky, *Traité de la violence*, Gallimard essais, 1998